

RESENHA

LASMAR, Cristiane. **De volta ao Lago de Leite**: gênero e transformação no Alto Rio Negro. São Paulo: Ed. UNESP/ISA; Rio de Janeiro: NUTI, 2005.

Rose Panet

Ecole Pratique des Hautes Etudes Service de la Scolarité (EPHE)

Voici un titre de livre qui ne passera pas inaperçu aux yeux des chercheurs des thématiques sur le genre, l'ethnie, la sociologie urbaine et les situations de contact entre Indiens et non indiens. Volontairement suggestif, le titre entre directement dans le débat des questions de genre et de migration urbaine des amérindiens. Cette œuvre commentée, certainement déjà connue par une grande part des chercheurs sur le sujet, est une thèse remaniée soutenue en 2002 dans le cadre du 'Programa de pós graduação em antropologia social, Museu Nacional, de l'Université Fédérale de Rio de Janeiro (UFRJ)'. Elle a été publiée sous forme de livre en 2005 et a reçu la mention honorable du concours brésilien d'œuvres scientifiques et thèses universitaires de Associação Nacional de de Pós-Graduação e Pesquisa em Ciências Sociais (ANPOCS) en 2006.

Le parcours de Lasmar, encouragée à ses débuts par Eduardo Viveiros Castro, directeur de recherche de sa maîtrise, et par Bruna Franchetto, son directeur de thèse, l'a conduite jusqu'à la ville de São Gabriel da Cachoeira, Rio Negro. La ville, composée principalement d'indigènes (80% de sa population), est la première ville brésilienne à officialiser, en 2002, trois langues indigènes : Nheengatu, Tukano et Baniwa.

Organisé en deux parties et cinq chapitres, le livre a pour but de réfléchir au mouvement des habitants du Uaupés (une branche du Rio Negro) vers le monde des blancs, tout en cherchant à définir sa signification selon les principes de la socio cosmologie indigène (p.23). L'auteur procède à une description fine des phénomènes observés dans la ville en partant de l'hypothèse qu'une réflexion sur la migration des indiens vers la ville se doit d'intégrer l'analyse sociologique et cosmologique de la perception et de la signification du contact par la population indigène.

Contactée initialement par l'Institut Socioambiental (ISA) (dont le siège est installé à São Gabriel da Cachoeira) pour mener une recherche sur des dénonciations récentes de violence sexuelle commises par des militaires envers des femmes indigènes, l'auteur part en 1995 sur le terrain avec l'intention d'enquêter sur le discours des femmes sur cette situation. Néanmoins, en initiant sa recherche et au cours des huit mois de terrain, dont sept réalisés à São Gabriel, Lasmar se rend compte que les

relations entre les femmes indigènes et les blancs se traduisaient non seulement par des épisodes de violence, mais aussi par des rencontres sexuelles consenties, des flirts, voire des mariages (p.25). Ce qui mène l'auteur à comprendre que sans savoir ce qu'une liaison sexuelle ou conjugale avec un non-indien représentait pour une indigène de la ville, il serait très difficile de comprendre les subtilités de la violence sexuelle de São Gabriel da Cachoeira sans tomber dans les clichés de la victimisation.

Le désir de comprendre l'expérience sociale des hommes, et surtout des femmes indigènes dans la ville, mène l'auteur à changer la perspective ethnographique de sa recherche en privilégiant l'étude des mariages mixtes entre Indiens et non-indiens, perçus comme faisant partie d'un processus plus complexe de mouvement des Indiens vers le monde des non-indiens.

Le contexte géographique de sa recherche se situe dans le bassin du fleuve Uaupés, qui s'élargit sur les territoires brésilien et colombien et comprend une population approximative de 9.300 personnes. Cette population se divise en dix-sept groupes ethniques, dont les Tukano, les Desana, les Kubeo, les Wanana, les Tuyuka, les Pira-tapuya, les Mitri-tapuya, les Arapaso, les Karapanã, les Bará, les Siriano, les Makuna, les Tatuyo, les Yuruti, les Barasana et les Taiwano qui appartiennent à la famille linguistique tukano orientale. Les Tariana, dont la langue est issue de la famille linguistique aruak, parlent aujourd'hui majoritairement le tukano.

Tout en recourant à une abondante bibliographie ethnographique sur l'Uaupés, l'auteur concentre sa recherche ethnographique sur les groupes indigènes résidant sur le territoire brésilien, en se limitant aux données de terrains. Pour une meilleure compréhension du contexte, elle se consacre à l'étude de l'histoire des premiers contacts entre Indiens et non-indiens de la région du Rio Negro, sujet auquel elle réserve quelques pages de son introduction. Les premiers contacts ont été établis au milieu du XVIIème siècle par les colonisateurs portugais qui cherchaient dans la population indigène une source de main d'œuvre. La résistance indigène et la caractéristique guerrière de ces peuples ont servi d'excuse pour légitimer les intentions esclavagistes et les massacres des plus rebelles. Outre les assauts de la société esclavagiste, la population indigène a souffert de la violente répression envers ses traditions et ses institutions, comme raconte la célèbre histoire du *frei* Coppi, l'iconoclaste qui a profané à plusieurs reprises les masques et les instruments sacrés des Tariana. En réunissant les femmes dans la chapelle du village, Coppi a exposé, à leurs yeux, les masques et les flûtes sacrés, instruments masculins dont la vision est interdite aux femmes.

C'est dans ce contexte historique qu'ont eu lieu, dans la seconde moitié du XIXème siècle, les mouvements messianiques de l'Alto Rio Negro

qui consistaient en des prophéties de messies qui annonçaient la fin du monde et le début d'une nouvelle ère. L'ère du bonheur serait atteinte en évitant les biens et les idées apportées par les non-indiens. Dans cette conjoncture, l'auteur n'oublie pas d'analyser l'arrivée de l'école comme principal axe du projet civilisateur et religieux des salésiens. Les prêtres visitaient les communautés à la recherche d'enfants de 6 ou 7 ans qui étaient emmenés pour étudier dans les internats des centres missionnaires. A cette époque, l'éducation scolaire était rigide et assimilatrice et interdisait aux enfants l'usage de leurs langues et de leurs pratiques culturelles. C'est seulement avec l'arrivée de l'armée brésilienne, au début des années 70, que les internats disparaissent et que l'influence des salésiens commence à décliner.

L'auteur étudie ce que pensent les Indiens sur les questions de contact abordées plus haut en soulignant l'importance des `données socio-cosmologiques qui définissent la manière selon laquelle la dite `civilisation 'a été appréhendée et assimilée' (p.41). En organisant sa recherche à partir d'un découpage spatial, l'auteur privilégie la distinction analytique qui oppose `communauté' et `ville', termes qui, dans le discours indigène, renvoient à des distinctions de modes de vie. Dans ce contexte, une forte empathie avec les femmes indigènes vivant à São Gabriel, conduit Cristiane Lasmar à mettre en scène les trajectoires, les discours et les choix d'un groupe de femmes nées en ville ou qui sont arrivées encore petites, venues des communautés du Uaupés.

Le premier chapitre, intitulé 'En visitant la communauté' (p.53), introduit la première partie du livre, intitulée « Là il se vit comme frère », et offre des informations nécessaires pour une meilleure compréhension du contexte de l'œuvre. En s'appuyant sur la thèse de C.Hugh-Jones en ce qui concerne les unités exogamiques pensées sur la base d'un système de descendance patrilineaire, l'auteur introduit les règles de parenté du contexte indigène local. Ces règles organisent les mariages basés sur l'exogamie, et institue un nouvel ordre résidentiel : la résidence virilocale, qui consiste à s'installer dans la maison du mari. La femme est donc, au Uaupés, le signe de la différence à l'intérieur du groupe local et représente l'altérité et ses dangers (p.63). Les règles de parenté déterminent encore la terminologie dravidienne, qui se caractérise fondamentalement par la division du champ des parents en deux catégories distinctes connues comme consanguins et affins. L'auteur traite encore du 'sib', théorie des groupes exogamiques dont les membres s'identifient à un ancêtre commun en vertu d'une lignée exclusive de filiation, la patrilineaire, dans le cas de cette étude. Les groupes indigènes étudiés par Lasmar se reconnaissent une origine mythologique commune qui voit dans la 'cobracanoa' (*Pará' mî rit Yukîsi* ou « Petite embarcation

de la Fermentation ») son ancêtre le plus ancien. On dit que le serpent ancestral, en partant de l'est, du Lago de Leite, a monté le Rio Negro, l'Uaupés et, à un certain moment, les ancêtres des divers groupes indigènes ont commencé à émerger du corps du serpent, en instituant une hiérarchie basée sur l'ordre de naissance des groupes. À mesure que les groupes émergeaient, ils recevaient une langue et des biens culturels en instaurant l'ordre socio-topographique et le système de prestige qui produit un modèle de distribution différencié de l'accès à certaines ressources naturelles. Cette organisation possède des éléments pour penser la question du genre représentée dans la disposition intérieure des maisons (p.68-77) comme synthèse matérielle de relations conceptuelles et espaces des normes qui structurent la vie des hommes et des femmes dans la communauté.

'Genre et (re)production dans le quotidien de la communauté', c'est le titre du second chapitre. Ici, Lasmar cherche à montrer que l'altérité de la femme est attachée à l'organisation sociale qui la met en marge du groupe, en tant qu'épouse et en tant que sœur. La conception du mariage, selon lequel la femme a été donnée par son père à son mari (p.105), conclut que l'état de marié est plus attrayant pour les hommes que pour les femmes, car le mariage n'apporte pas à l'homme le désavantage du disloquement spatial. Néanmoins, le mariage représente un accroissement dans l'autonomie féminine et établit la division sexuelle du travail qui occupe un espace privilégié dans la forme qu'occupent les relations mari et femme dans l'Uaupés, depuis les phases initiales d'un mariage jusqu'à sa stabilisation (p.120).

La seconde partie du livre, dont le titre est 'En devenant blanche, mais pas complètement', propose une réflexion sur le mouvement des femmes indigènes en direction du monde des blancs par le mariage. Ainsi, l'auteur présente la ville au troisième chapitre 'une ville et leurs significations' en mettant l'accent sur le quartier de la Plage, caractérisé comme quartier indigène et, donc, lieu privilégié de son ethnographie. Au quatrième chapitre 'Trajectoires, identités et corps', l'auteur accompagne les parcours de vie de trois femmes, Joana, Rosa et Luísa, leurs choix et leurs processus de différenciation de styles de vie et l'orientation de leurs parcours vers le style de vie non-indien. Ici, elle montre comment le mode de vie de la communauté est incompatible avec les conceptions des jeunes femmes urbaines du quartier de la Plage, en ce qui concerne la beauté, l'attraction sexuelle, les activités nocturnes, le style des vêtements et l'alimentation, alors même que ces éléments sont l'occasion d'évoquer les transformations amenées par les allers-venues entre la communauté et la ville.

Au cinquième et dernier chapitre, 'Connaître pour transformer', l'auteur fait une réflexion sur

le mouvement des Indiens vers le monde des non-indiens en s'appuyant sur l'école et les marchandises industrialisées attrayantes qui justifient ce mouvement. Selon l'auteur, 's'approprier la connaissance des blancs et acquérir leurs pouvoirs créatifs est possible, surtout par le biais de l'école' (p.236). Ainsi, fréquenter l'école est une manière de garantir un contrôle du cours de l'histoire, et de se protéger des effets négatifs du contact avec les non-indiens.

Par l'ampleur et la profondeur des réflexions qu'il contient, *De volta ao Lago do Leite* est un ouvrage, on l'aura compris, qui ouvre des débats susceptibles de continuer à toucher un large public et dont l'intérêt ne se restreint en aucun cas aux seuls américanistes. La qualité et la finesse des observations, alliés à la pertinence des analyses, font de cet ouvrage, écrit dans un style très agréable et agrémenté de nombreuses illustrations, une référence pour les sciences sociales, précisément pour les études sur l'identité ethnique, les mouvements indigènes et des recherches sur le genre.

Rose Panet

Antropóloga. Doutoranda em co-tutela Ecole Pratique des Hautes Etudes Service de la Scolarité

Ecole Pratique des Hautes Etudes Service de la Scolarité - EPHE

46, rue de Lille - 75007 - Paris - França